

# GAUCHEBDO

Chaque semaine, la tribune des hommes et des femmes qui résistent, la voix de celles et de ceux qui proposent de changer la société.

ACCUEIL SUISSE ▾ INTERNATIONAL CULTURE ENJEUX MOUVEMENT

## Cinquante nuances de Louise Bourgeois

**THÉÂTRE** • L'univers autobiographique de la plasticienne franco-américaine Louise Bourgeois revit artisanalement. Ceci grâce à un astucieux jeu performatif tissé de regards croisés et projections vidéo sur le vif.

Publié le 28 février 2020 par Bertrand Tappolet dans la rubrique Non classé  Mots-clé: Laurie Anderson, Louise Bourgeois, The Blind leading the Blind, The Visitors arrive at the Door



Les dessins sont «un moyen d'exorciser ou d'analyser les peurs quotidiennes» pour la sculptrice et peintre Louise Bourgeois (Rachel Gordy). (Dorothee Thébert Filliger)

La pièce *Louis(e)* est un pertinent et singulier biopic théâtral donné en version bilingue (français-anglais). Il interroge une figure majeure de l'art contemporain, Louise Bourgeois (1911-2010). Il vise à aborder ses thèmes de prédilection, l'expression autobiographique (exil, mal du pays, solitude, enfance, figure paternelle recomposée), la polarité féminin/masculin, l'organique, la sexualité, les femmes-maisons mêlant viscéral et structure psychique. Mais le spectacle veut aussi donner un aperçu de son travail, dans la complexité et les mystères du processus de création, tout en assurant un récit chronologique de sa vie.

### DERNIERS ARTICLES

- ★ **Immigration: forfait limité?**  
28 février 2020
- ★ **De l'importance du bien commun**  
28 février 2020
- ★ **Les seniors, une mine d'or trop ignorée**  
28 février 2020
- ★ **Be Hôme, tandems d'ici et d'ailleurs**  
28 février 2020
- ★ **Le PST-POP veut une commission d'enquête parlementaire sur Crypto AG**  
28 février 2020
- ★ **Le PdT escompte un retour à Carouge**  
28 février 2020
- ★ **«Bilan très positif» pour Papyrus**  
28 février 2020
- ★ **La Ville de Genève veut féminiser seize rues et places**  
28 février 2020
- ★ **La globalisation est tombée malade**  
28 février 2020

Ce pari improbable a pu être relevé par l'historienne de l'art Marie-Laure Bernadec (*Louise Bourgeois*). Ou la monographie due au critique Robert Storr alliant portrait de vie et étude de l'œuvre, dans une perspective transversale (*Louise Bourgeois: Géométries intimes*). Mais le défi posé sur un plateau de théâtre en un tour d'horloge, semble délicat. Ou alors il doit être conduit de manière «oblique», fragmentaire, humble et impressionniste. Or telle est bien la volonté dramaturgique de la pièce *Louis(e)*.

## Enfance éternelle

Préservant «la santé mentale», l'art fut une drogue pour Bourgeois. Mais aussi «l'expérience ou plutôt la réexpérience d'un traumatisme.» Cette Parisienne de naissance est une femme divisée, partagée, déchirée par son exil américain. Ainsi plutôt que de vouloir tout balayer du regard, au péril de ne rien approfondir, la comédienne Rachel Gordy et la metteur en scène new-yorkaise Trisha Leys ont retenu

l'intuition de l'historien de l'art Georges Didi-Huberman, «donner à voir, c'est toujours inquiéter le voir, dans son acte, dans son sujet.» En témoigne la scénographie inspirée des *Cells*, ces lieux mémoriels imaginés sous forme d'installations par Louise Bourgeois. Chaque cellule «traite du plaisir du voyeur, le frisson du regardeur et celui d'être regardé», à suivre l'artiste.

Intelligemment, la scène est fendue en deux par un immense mur percé en son centre d'une porte séparant deux espaces. L'un se veut naturaliste, accrochant au mur coupures de presse, dessins et photos vernaculaires comme une reproduction à l'échelle 1:1 de sa maison-atelier à Brooklyn, New-York. On y découvre l'artiste campée de manière hyperréaliste par Rachel Gordy, regard vrillé au sol, diction volontairement hésitante, paroles tranchantes. Son double est un enfant éternel (Sven Devanthéry) en culotte courte, appelé Louis. Car le père voulait un fils et Louise, un pénis. Ce choix traduit bien le recours au «paradis de l'enfance» chez l'artiste. Presque toute son œuvre est une réactivation des souvenirs de l'enfance. Là où les sensations sont les plus pures, les pulsions et émotions les plus fortes, sculptées à jamais dans la mémoire.

D'où le célèbre épisode de l'orange pelée, une performance assez cryptique de l'artiste tiré d'un documentaire tv. Qui la voit reproduire la geste paternelle filmée ici de très près. Avec une peau d'orange savamment découpée, le père dessinait les formes d'un corps de femme. La peau détachée enfin ouverte, apparaissait, à l'endroit du sexe, l'axe blanc du pédoncule interne de l'orange formant un phallus qui transformait la femme en homme.

## Exorcismes

De l'autre côté de la façade scénique, on découvre Robert Goldwater, l'historien d'art américain qu'elle épousa en 1937 et accompagna jusqu'à sa mort en 1973. C'est José Ponce qui l'incarne, tout en ductile faconde érudite. Et souvent coupé par Bourgeois. La plasticienne s'est ainsi toujours méfiée de l'excès interprétatif suscité par son travail et de son instrumentalisation par des féministes en mal d'émancipation. Moins paradoxale que nuancée, ainsi soit-elle.

Quelques œuvres emblématiques et visant à exorciser un passé-présent infiniment douloureux sont abordées. Ainsi *The Blind leading the Blind* (1949), série de sculptures exprimant sa solitude d'être étrangère dans une ville étrangère et ses appréhensions quant à son identité de mère, d'épouse et d'artiste. Et *The Visitors arrive at the Door* (1947) portant la marque de son exil et très liée à l'enfance. Qui s'exprime maintenant pertinemment au plateau par le petit Louis dressant les sculptures faites de plinthes en bois.

Afin d'interroger la place de la femme dans l'art et la perception de la création en fonction d'un sexisme affirmé auquel ramène Louise Bourgeois, le tandem Leys-Gordy a songé adapté, dans un premier temps, le roman choral, *Un Monde flamboyant* de Siri Huvstedt. Celle-ci s'inspira de la vie de Louise Bourgeois et évoque un travail qui «réveillait de vieilles douleurs et de vieilles peurs, convoquait des associations complexes... les miroirs, la violence, les menaces sans nom, le confort de l'ordre et la détresse de l'ambiguïté. Les œuvres de Louise Bourgeois peuvent vous emmener dans des lieux étranges et cachés de vous-même.» (*The Guardian*, 06.10.2007).

## Le «malentendu féministe»

Avec ses représentations du corps féminin en morceaux, de «*la destruction du père*», ses dessins de vagins et autres phallus en sculptures de bronze, une œuvre disant la complexité de la sexualité féminine, un «inconscient volcanique», son statut d'artiste-femme à succès – tardif mais bien réel – dans un univers très masculin, certaines voix s'imaginaient pouvoir en faire un porte étendard. Ceci pour mettre en lumière la sous-représentation des femmes artistes dans le monde de l'art contemporain.

Mais Bourgeois se veut un esprit libre, utilisant de multiples matériaux et formes d'expression, cassant tout apparemment ou assignation à un «rôle» d'émancipation sociale. Comme le rappelle la pièce, «*Madame Rien*», ainsi qu'elle se désignait si pleine de doutes, a vu néanmoins sa mère lui choisir un prénom en hommage à Louise Michel, militante anarchiste et féministe. L'artiste affirme toutefois: «Une femme n'a pas sa place en tant qu'artiste tant qu'elle n'a pas prouvé, à plusieurs reprises, qu'elle ne va pas se faire éliminer.»

## Mère-araignée

De Louise Bourgeois, les Romands se souviennent de *Maman*, immense araignée alien en bronze et ses œufs, atterrie sur La Place Neuve en 2011. Son installation fut alors financée par une multinationale du tabac nipponne aujourd'hui en restructuration genevoise. Devenue la sculpture à selfies la plus photographiée et partagée sur les réseaux sociaux en Suisse, elle réactivait les souvenirs d'une maternité aussi protectrice – sa mère resta la meilleure amie de l'artiste – que monstrueuse. Pour des questions possiblement de droits, cette sculpture «amicale» haute de 9 mètres n'aura pas droit à une visibilité en projection au fil de *Louis(e)*. Mais une simple évocation sous forme d'un assemblage enfantin de bandes noires velcro.

La représentation féminine, symbolisée par l'araignée protégeant des moustiques créant son nid et nourrissant ses enfants, a pu être envisagée comme une image conformiste du rôle de la femme, mère nourricière et protectrice, défendant son nid. Or être femme, artiste et élever trois enfants n'allait pas de soi, même en étant issue d'un milieu social aisé. Louise Bourgeois travaillait du matin au soir, intensément. Ce qu'elle recherche? Pas une image. A contrario, «une émotion de désir, de don et de destruction». Elle a connu dix ans de dépression sévère bloquant en grande partie son expression. Impossible, pourtant, de réduire la sculptrice à une série de facettes psychobiographiques convenues: vingt ans après sa mort, elle continue d'intriguer.

## La patte de Laurie Anderson

Au croisement entre art, littérature, théâtre et musique, le symbole de l'avant-garde new-yorkaise, Laurie Anderson, a fait du récit multimédia, selon des angles, voix et formes divers, une expérience mariant des espaces émotionnels contrastés. La pièce *Louis(e)* s'en est souvenue. Des épisodes dansés, somatiques, inconscients dévoilent ainsi un José Ponce façonnant le vide, refigurant des postures de l'œuvre sculptée signée Bourgeois. Dans une lumière bleue-rose électrique, s'élève le mythique *O Superman* (1982) d'Anderson. Il s'inspire notamment de la ligne de chant *Ô Souverain, ô juge, ô père* de l'opéra *Le Cid* dû à Massenet. Un chant minimaliste, sobre, racé et inclassable adressé au père, une figure que Louise Bourgeois ne cessera de déconstruire et reconstruire.

*Louis(e)*, quoiqu'au rythme parfois monotone et au péril d'une durée ramassée pour saisir pleinement une artiste qui, sa vie durant s'acharna à sculpter les émotions et a fait de son corps la sculpture même, vaut pour sa capacité à renouveler métaphoriquement et poétiquement une théâtralité s'appuyant sur des sources variées. L'opus échappe souvent au didactisme et aux élans excessifs, dès lors qu'il aborde un contenu renvoyant à une situation culturelle, personnelle et familiale intense.